

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Yolande Villemaire et le dieu Ptah**  
*Du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel et Ange Amazone*

Michèle Salesse

Numéro 27, automne 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39651ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Salesse, M. (1982). Yolande Villemaire et le dieu Ptah : *Du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel et Ange Amazone*. *Lettres québécoises*, (27), 87–88.

# Yolande Villemaire et le dieu Ptah

Du côté hiéroglyphe  
de ce qu'on appelle le réel  
et  
Ange Amazone

Avec ses romans, ses recueils de poésies et ses récits, Yolande Villemaire nous était déjà apparue comme une écrivaine prolifique. En 1981, elle méritait avec « *La vie en prose* », le grand prix littéraire du journal de Montréal, et voilà qu'elle nous revient en force avec deux livres publiés aux éditions *Les herbes rouges : Du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel et Ange Amazone* ».

Avec ses extraits du *Journal de bord* au colloque sur « la nouvelle écriture » en 1980, nous fîmes la connaissance d'une nouvelle Yolande Villemaire. Une Yolande Villemaire plus que jamais dynamique dont la voix vibrante de passion emplissait la salle atteignant chacun de nous jusqu'au tréfond de lui-même : « On n'écrit pas pour vivre mais pour sauver sa vie. Écrire, c'est une violence comme vivre ».

En lisant Yolande Villemaire, on remarque vite que celle-ci aime le dieu Ptah. Ptah, une des quatre divinités de Memphis, patron des artisans, qui selon certaines croyances serait responsable de l'espèce humaine. Aussi, « en appelant par leur nom toutes les choses de ce monde, il en suscitait la création et l'existence »<sup>1</sup>

Ptah, celui qui savait et qui connaissait le pouvoir des mots. Ptah et Yolande Villemaire : diamétralement opposés dans le temps et pourtant si proches l'un de l'autre par l'amour et

l'énergie des mots. *La vie en prose* est un livre amoureux. Tout n'y est que fascination ; le titre d'abord, puis cet ensemble de dix textes, je devrais dire lettres, où se retournent, se détournent, s'enlacent et jaillissent la mobilité des mots pour exprimer la vie, le vécu. Vécu qui semble s'enfuir entre les doigts lorsqu'on le nomme mais qui pourtant ici éclate dans tous les sens par l'instantanéité de la communication. Les mots ne sont plus obstacles mais au contraire « trip » au-delà de tout soit : vie.

Écrire. Vivre. Poésie de l'angoisse existentielle d'être vivant : être. Avec Yolande Villemaire, le « je » qui choisit d'énoncer, de transgresser, d'être capable de déploiement nous amène à



un « nous » collectif. Écriture qui nous en rapproche. Elle attire l'écriture de la pensée à la limite, là où tout peut basculer pour « être » dans l'espace imaginaire des mots.

Périple qu'elle poursuit avec « *Du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel* ». Elle rassemble ici neuf textes parus dans différentes revues et y en ajoute deux inédits.

Si vous n'êtes pas encore fascinés par le dieu Ptah, vous le serez ici :

*À travers le rideau de l'écriture manuscrite, au futur antérieur, le feu, le feu et, dans le centre du feu, le visage hiérophante du dieu Ptah, un doigt sur la bouche, blanc de la tête aux pieds. Dans la rumeur des distances traversées, l'amour travesti murmure la table des matières à l'envers*<sup>2</sup>.

Elle joue avec les mots, refaisant, défaisant, rythmant l'écriture un peu comme on compose une symphonie ou une pièce de jazz sans fin à partir des simples notes de la gamme. Musicale mais aussi oh ! combien visuelle. Elle développe les mots comme développe une photo le photographe passionné afin de faire surgir l'indicible, le non-dit. Utilisant toute la gamme des filtres inimaginables pour que ce « je » donne naissance à ce « nous » perceptif collectif de notre vingtième siècle ; « Il neige. C'est comme une photo au polaroid pendant une tempête mentale »<sup>3</sup>. Mettre des couleurs sur les mots, mettre des visages sur les mots comme le peintre peint sa vision, son image, l'image :

*Ma mémoire, hantée par l'image, la classe dans la rubrique « Image en vrac » puisqu'elle ne dispose pas d'un titre. En fait l'image se retrouve dans une sous-section spéciale qu'elle occupe à elle toute seule et qui pourrait s'intituler quelque chose comme : drôle de peinture vue au Modern Art de New York en 1973, 1975, 1977 et 1979 et représentant une petite station d'essence rouge dans la forêt aux États-Unis la nuit*<sup>4</sup>.

# ANGE AMAZONE

roman

Yolande Villemaire



Les Herbes Rouges

Yvelle Swannson, personnage migrant androgénique, fils du signe. Et pas n'importe quel signe ! Le signe. Tout n'est que signe comme le dit si bien son nom. Yvelle Swannson se promène, allant et venant dans le feu sacré de la vie. Intention fugitive imparfaite au vouloir souvent mal défini mais observatrice sensuelle de l'« être ». Yvelle Swannson est un des personnages favoris de Yolande Villemaire, personnage mystérieux voire mythologique mais combien sympathique !

La seconde partie de ce livre s'intitule « *Devant le temple de Louxor le 31 juillet 1980* » et nous plonge directement au cœur du monde de Ptah en répondant à la question :

*Pis tu me demandes : « oui, mais c'est quoi l'Égypte ? Et des mois plus tard, je te réponds que c'est une machine à différer. Différer, c'est répondre « peut-être » à la question. Hein, qu'est-ce que tu dirais si je répondais : « Peut-être » quand tu me demandes ce qu'est l'Égypte<sup>5</sup> Dhoran dit que : l'Égypte, c'est la vie rêvée, que c'est de fumer une cigarette quand on arrête de fumer pis d'arrêter de fumer quand on recommence. Il dit que l'Égypte est un cran d'arrêt entre la version des mille et une nuit qui serait fidèle à l'original et les mille et une versions apocryphes toutes plus séduisantes les unes que les autres<sup>6</sup>.*

Et cela continue . . . L'Égypte c'est . . . L'Égypte est signe, tout

comme Yvelle Swannson. Yolande Villemaire tel Champollion nous conduit parmi les signifiants-signifiés de ces signes comme à travers une vaste fresque cinématographique archéologique où le signe n'a que le pouvoir que l'on veut bien lui donner :

*Yvelle Swannson ne saura jamais ce qu'était le projet : The Path of Path. Elle se rappellera tout au plus qu'il s'agissait d'une anagramme entre la voie du feu et la voix du dieu<sup>7</sup>.*

Le roman *Ange Amazone* nous amène dans la descente aux « enfers » à la recherche de l'être, du plaisir : « Lucifer, Lucifer pour la beauté du diable j'irai même en enfer ». Tel est le titre du dernier chapitre *Du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel* mais aussi celui du premier chapitre dans *Ange Amazone*. Ce dernier roman apparaîtrait comme une continuité, comme une suite, comme l'autre côté du miroir du réel. « Le soleil se lève toujours à l'est, je vous aime » conclut *Du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel* tandis que le roman *Ange Amazone* commence sur ces mots :

*Je me souviens du soleil, rouge entre les paumes de mes mains ouvertes dans le mudra du double . . . Le soleil se lève à l'est à Maui comme à Molokai . . . Le soleil se lève à l'est, je jure Estelle, je te jure . . .<sup>8</sup>*

Recherche de l'illumination de l'être par l'illumination du soleil, du feu :

*Je ne suis qu'une amazone au galop parmi des armées de fantassins et de*

*guerriers de soldats de plomb et de Gl Joe. Je ne suis qu'une androgyne tantôt mâle, tantôt femelle, luciole à deux temps dans le noir et blanc du rythme des innombrables hommes et des innombrables femmes. Je ne suis qu'un ange, une ange éperdue de lumière dans le froissement d'ailes du ciel peuplé de nos cohortes séraphiques. Des patterns de rayons lasers me traversent et je brûle rose, de plus en plus rose, je brûle toute la phénylthylamine de mon corps dans un chant d'amour<sup>9</sup>.*

Guidé par Raphaël, ce « je » qui évolue dans le temps et dans les lieux de l'espace infini, plus sensible, sensuelle que jamais connaîtra les plaisirs du paradis grâce à la chamane : « Ça y est, c'est l'illumination ! J'ai atteint le samadhi, le nirvana ; le satori, le paradis ! Le voile se déchire et je suis éblouie !<sup>10</sup> »

Le dernier chapitre d'*Ange Amazone* s'intitule « imagine ». Comme c'est bien trouvé ! Lorsqu'on lit Yolande Villemaire, il ne faut pas avoir peur de conjuguer ce verbe à tous les temps, c'est seulement alors que le « je », ce « nous » collectif prend la place qui lui revient.

Pour terminer, on peut parfois trouver que les textes de Yolande Villemaire sont iconoclastiques, surfabriqués ; au fond, tout cela n'est qu'une question de vocabulaire ; la nouvelle écriture ne fonctionne-t-elle pas dans l'immédiateté des textes seconds. Déplacer le langage, jouer avec, dépasser la dualité de l'espace-temps : c'est donner à l'écriture toute sa puissance. Nous en avons un bel exemple avec *La vie en prose, Du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel* et *Ange Amazone*. □

Michèle Saless

## les herbes rouges

Yolande Villemaire



DU CÔTÉ HIÉROGLYPHE  
DE CE QU'ON APPELLE  
LE RÉEL

102-103

Villemaire, Yolande : *La vie en prose, Les herbes rouges*, Montréal 1980, 282 p.

*Du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel*, *Les Herbes rouges*, Montréal 1982, 74 p.

1. op. cit. p. 57.
2. op. cit. p. 11-12.
3. op. cit. p. 11.
4. op. cit. p. 36.
5. op. cit. p. 49.
6. op. cit. p. 51.
7. op. cit. p. 74.

« *Ange Amazone* » *Les herbes rouges*, Collection Vélocipède, Montréal 1982, 100 p.

8. op. cit. p. 11.
9. op. cit. p. 53.
10. op. cit. p. 63.